

Le « Sense of Interest » de Jeremy Bentham

Christian Laval

In *Économies et Sociétés*, Série Oeconomia, Histoire de la pensée économique, P.E n°18, 12/1993, p147-169.

Jeremy Bentham a élaboré une conception non essentialiste de l'intérêt à un certain tournant de son parcours. La politique démocratique réclame une description de l'état des intérêts. Ceux-ci sont liés aux racines du plaisir et de la douleur, mais ils sont aussi «habillés» dans des mots qui peuvent introduire une déviation dans la perception de la conduite à adopter, par exemple lors d'un vote. Le «sens de l'intérêt», fiction nécessaire pour rendre compte des actions humaines, est toujours exposé à l'influence des mots. Le champ politique analysé par Bentham a constitué à cet égard un excellent terrain d'observation.

Jeremy Bentham has elaborated a non-essentialist conception of interest at a certain turn in his theoretical process. A democratic policy requires a description of the state of interests. Indeed these latter are by all means connected with the roots of pleasure and pain, but they are also «vested» in words the imports of which can introduce a bias in the perception of the conduct to assume for instance during a vote. The «sense of interest», as a necessary fiction to account for human actions, is always exposed to the influence of words. Anyhow the political field analysed by Bentham revealed itself as an excellent observation ground.

Les interprétations les plus courantes de l'utilitarisme ont le plus souvent méconnu l'originalité de la démarche du juriste Jeremy Bentham. Héritier des élaborations de l'utilité et de l'intérêt léguées par les moralistes et philosophes du XVIIe et du XVIIIe, il les a remaniées pour la construction de l'Etat efficace et de la démocratie représentative. Son trajet de penseur est un long questionnement des moyens dont une société politique devrait disposer pour instaurer le plus grand bonheur pour le plus grand nombre. Son oeuvre n'aura pas été sans des inflexions significatives qui en font un théoricien de transition : après avoir cherché dans une « logique de la volonté » les armes de la Raison d'un législateur idéal – selon une tradition bien établie en Occident qui fait du nomothète un substitut de Dieu, il devient, dans la première décennie du XIXe, l'un des principaux théoriciens de la démocratie. C'est précisément au cours de ce passage que Bentham va faire jouer au concept d'intérêt un rôle central qui l'éloigne nettement de la définition essentialiste donnée par ses prédécesseurs comme par nombre de ses successeurs.

1- Bentham démocrate

Le principe d'utilité qui doit commander l'action publique comme il commande l'action privée n'a pas immédiatement conduit Bentham à voir dans le suffrage universel le moyen le plus efficace pour établir le meilleur gouvernement des hommes. Certes, il a centré sa réflexion dès le début de son oeuvre sur les modalités pratiques d'écriture des lois, ce qui l'a amené à s'intéresser au fonctionnement des assemblées parlementaires comme en témoigne sa participation indirecte mais très active aux travaux des députés français de 1789 à 1792. C'est seulement à partir de 1809, lorsqu'il rédige son « catéchisme de la réforme parlementaire », qu'il établit un lien solide entre ses propositions d'aménagement du travail législatif et ses projets radicaux de démocratie représentative.

Plusieurs facteurs convergents peuvent expliquer cette mutation politique. Certains commentateurs de Bentham ont, à la suite d'Elie Halévy, souligné la violence anti-monarchique des textes après l'échec définitif du Panopticon, vers 1802-1803¹. On peut, plus généralement, imputer cette radicalisation aux échecs répétés de la quête d'un despote éclairé désireux d'adopter la législation utilitariste. Avec la renaissance en Angleterre des courants démocratiques au début du siècle nouveau, Bentham a pensé trouver les nouvelles forces capables d'imposer les solutions institutionnelles qu'il avait élaborées pendant quarante ans dans la solitude de son cabinet.

Mais surtout il faut se rappeler que la philosophie de l'utilité, cherchant la plus grande identité entre l'intérêt privé et l'intérêt du plus grand nombre, avait déjà montré chez un Helvétius toute son hostilité aux intérêts des groupes et corporations privilégiés, nobles, prêtres ou hommes de loi. La lutte à mener contre ces intérêts qui font obstacle à la communication transparente entre chaque sujet et le législateur a pu d'abord être envisagée comme celle d'un monarque philosophe puis comme celle du peuple organisé en corps politique.

L'idée selon laquelle chacun est gouverné par son intérêt propre (*self-regarding interest*) a fourni à Bentham l'outil élémentaire pour mettre à jour les déviations des régimes politiques dans lesquels l'intérêt d'un seul ou de quelques-uns pouvaient s'imposer aux dépens du plus grand nombre. Encore fallait-il expliquer par quelles voies ces « *sinister interests* » avaient pu jusque-là triompher pour éviter leur action pernicieuse dans la future démocratie. Pour une large part, cette déviation tient à la distribution des titres, postes, sinécures et rémunérations monopolisée par les gouvernants afin de corrompre tous ceux qui sont censés représenter les intérêts populaires. L'analyse de cette « influence corruptrice » qui permet de contrôler les hommes politiques, qu'ils soient whig ou tory, a constitué le fondement des nombreux arrangements institutionnels destinés à limiter l'accumulation des profits liés à l'exercice du pouvoir. Mais il y a une autre dimension de l'influence, qui redouble l'effet corrupteur des profits, que Bentham n'a cessé de souligner : celle du langage qui, par structure, est corruptible.

Sa *Theory of fictions*² qui a puisé ses principaux matériaux dans le domaine juridique, a trouvé dans l'action politique un champ d'analyse privilégié. Bentham est ainsi l'un des premiers à avoir su tirer les leçons sur le plan pratique et théorique du jeu symbolique propre à une démocratie parlementaire.

¹Cf. James Steintrager, *Bentham*, George Allen and Untwin, 1977, p. 81.

² Titre donné par C.K Ogden à un recueil de textes de Bentham, Londres 1932.

Champ politique et champ céleste

Qu'est-ce qu'un vote libre dans une assemblée et, plus largement, dans une communauté politique? Pour Bentham, le seul secret du scrutin est loin d'assurer l'expression d'une volonté supposée libre. Certes, il permet de court-circuiter les formes les plus ouvertes et les plus grossières de l'influence corruptrice, les pots-de-vin ou les menaces, mais il ne garantit aucunement l'authenticité d'une volonté: «Cette idée d'une indépendance absolue chez les électeurs est absurde³.» En effet, un vote dépend d'une opinion qui elle-même dérive d'un intérêt. Cet intérêt (ou ce désir) n'est pas le terme de la remontée vers les sources de la pensée et de l'action puisqu'il est déterminé à son tour par des motifs.

Ces motifs sont les figures de l'utile, les formes du plaisir à gagner et les formes de la peine à s'épargner. Toute la pensée de Bentham se concentre dans le principe que l'on peut orienter la volonté en agissant sur les motifs. Autrement dit, l'intérêt égoïste est toujours sous influence.

L'influence est un concept central qui permet d'établir un lien entre deux ordres de phénomènes: la primauté de la jouissance pour l'individu et la sujétion de cette jouissance aux relations sociales et politiques dans lesquelles cet individu est pris. Cette influence se décline en différents types. Il y a d'abord celle de «l'entendement sur l'entendement», cette action de la raison que doivent mettre en oeuvre le législateur et l'éducateur pour apprendre à chacun à bien calculer. Beaucoup plus fréquente et forte, l'influence de la «volonté sur la volonté» offre une grande variété de formes depuis la donation d'un ordre par un supérieur jusqu'à la demande câline d'une jolie femme. Cette influence agit sur la faculté désirante de l'esprit, la plus importante de toutes : dans un rapport social, c'est le plaisir promis ou la peine encourue qui dirige la conduite. Aussi est-il toujours essentiel pour comprendre les liens sociaux et les influences de saisir les profits qui leur sont attachés.

A l'échelle de la société toute entière, il y a une matière du bien (*matter of good*) en laquelle viennent s'agréger toutes les formes de plaisir. C'est cette matière du bien, substitut du souverain bien, qui fait l'objet des calculs maximisateurs du législateur. Il lui revient d'en assurer une répartition telle que la production qui en résultera sera la plus grande possible. Dans le champ politique, il y a trois types de profit qu'un régime démocratique se devrait de contrôler : l'argent, l'honneur, le pouvoir.

Ces fractions de la matière du bien constituent les objets des investissements des hommes politiques, à la fois ce qu'ils cherchent à maximiser et ce qu'ils investissent dans l'action pour diversifier leurs gains :

« le pouvoir, l'argent, la dignité artificielle - dont l'existence et l'omnipotence sont déterminées par une force attractive de façon aussi indiscutable que le cours des corps célestes -, chacun de ces éléments de la matière du bien (...) opère à la manière d'une matière d'influence corruptrice en attirant et entraînant à elle les deux autres : plus la quantité que quelqu'un possède est grande, plus ses efforts pour s'approprier les deux

³ Works, vol.II, p. 369.

autres sont faciles, dans une quantité proportionnée à ses désirs, désirs qui dans la nature humaine n'ont aucune limite⁴. »

Partir de cette loi d'attraction et de cumul des formes de la *matter of good*, c'est se donner les moyens d'analyser, au-delà des proclamations des uns et des autres, ce que Bentham appelle *l'état des intérêts* (cf. texte n° 1, en annexes).

L'intérêt est donc considéré à la manière de la force dans la mécanique newtonienne. Cette transposition n'est pas nouvelle, c'est même un véritable topos dans les oeuvres de Helvétius ou du baron d'Holbach par exemple. Mais à la différence de ses prédécesseurs, Bentham ne fait plus de cette référence une espèce d'incantation magique. Il s'agit en effet pour lui de créer un espace politique où règne la *democratical ascendancy*, c'est-à-dire l'authentique représentation des intérêts populaires. Il est donc de la toute première importance de se doter des instruments scientifiques permettant de connaître les lois qui régissent cet espace politique qui n'est en fait qu'une partie d'un champ de la morale plus vaste. L'hypothèse de départ est que tout individu, et en l'occurrence tout député, est exposé à l'action ou à l'opération de plusieurs intérêts. On peut donc avoir prise sur lui et orienter sa conduite et son vote si l'on parvient à créer les agencements institutionnels qui le contraignent à voir comme de son propre intérêt ce qui convient au plus grand nombre. C'est d'autant plus nécessaire que jusque-là cet intérêt du plus grand nombre a eu la force la moins grande sur les représentants qui ont plutôt perçu leur intérêt strictement personnel ou leur intérêt de classe. Le député, point d'application de plusieurs forces, devra donc suivre la course déterminée par la situation dans laquelle il se trouve. Mais jamais s'il n'y a pas d'obligation physique, le député n'agira contre son gré puisque le gré en question n'est que la résultante des forces opérantes. Il y a pourtant un problème de taille qui rend la description de l'état des intérêts difficile : l'opacité des motifs de la conduite chez l'être humain, le nouage des intérêts et du langage. La rupture newtonienne de Bentham consiste en l'introduction dans l'espace moral et politique non pas du seul jeu des intérêts qui y a été admis au moins depuis que la constitution des Etats laïques a autorisé une conception rationnelle du politique, mais bien plutôt de la dimension symbolique de cet espace qui fait le leurre et permet aussi la vérité des intérêts en jeu. Bentham a su voir que dans l'espace humain il fallait faire parler les corps comme Newton avait su définitivement faire taire les planètes. C'est pourquoi il mérite le beau titre que Lévi-Strauss à propos de Marcel Mauss décerne au vrai sociologue, celui « d'astronome des constellations humaines ».

Intérêts et « fallaces »

Décrire l'état des intérêts dans le champ politique réclame un vaste travail de décapage verbal puisque les intérêts sont toujours habillés par des « fallacies » dont il a fait une analyse exhaustive dans son *Book of fallacies*. Ces fallaces, mots et expressions magiques, se caractérisent par leur « irrelevancy », leur effet de déplacement qui interdit de percevoir les réels intérêts en jeu en les couvrant de motifs honorables. Elles sont,

⁴ Works, vol.III, p.438 . La « *matter of good* » s'oppose à la « *matter of evil* » qui est la somme des maux. A l'échelle de l'individu et encore plus à celle de la communauté, il y a rarement un plaisir pur qui ne s'accompagne pas d'un revers douloureux. Le pouvoir et l'inégalité en général sont des « taxes » payées par ceux qui les subissent. On ajoutera que dans la perspective hédoniste, le bien et le bon, le mal et le mauvais se confondent.

selon lui, comparables à de la fausse monnaie en circulation et elles présentent la même équivoque: il est difficile de faire la différence entre le fourbe et la dupe car dans l'élément fallacieux, on est trompé autant que l'on trompe autrui :

« Le soupçon de mauvaise foi tombera plus naturellement sur le fabricant que sur le simple distributeur. Qu'il s'agisse en effet d'un faux écu ou d'un faux argument, on ne peut faire ni l'un ni l'autre sans se donner quelque peine, et on ne prend cette peine qu'avec l'intention d'en tirer quelque profit. Dans le cas du faux écu, il est certain que le fabricant sait qu'il est faux ; dans le cas du faux argument, la certitude n'est pas la même ; il y a des esprits fins et subtils qui se prennent dans leurs propres filets et que l'amour-propre rend ensuite aveugles⁵. »

Bentham ajoute que la seule façon de distinguer les rapports de chacun aux fallaces consisteraient à mesurer, comme le fait un tribunal de justice, la résistance à l'aveu d'une escroquerie rendue évidente par des preuves solides! Seul l'exposé cru des intérêts et des jouissances permettrait ainsi de déceler le degré d'implication dans ces faussetés collectives.

Le parlement est le lieu de définition des moyens du bien-être général et il est en même temps l'espace de paroles qui maquillent les intérêts particuliers. Là plus qu'ailleurs - le grossissement offrant une perspective sur l'ensemble des pratiques -, les véritables motifs de l'action ne sont pas immédiatement accessibles à la conscience. Cette impossibilité de laisser advenir les motifs *self-regarding* tient à l'image que chacun désire donner de soi, image qui doit être d'une parfaite conformité avec les motifs sociaux et semi-sociaux transmis et véhiculés par les institutions sociales et politiques.

« Mais se peut-il que les motifs qui agissent sans cesse sur l'esprit d'un homme soient un secret pour lui-même ? Oui, certes cela se peut. Rien de plus aisé, rien de plus commun, disons plus : ce qui est rare, ce n'est pas de les ignorer, c'est de les connaître. Il en est de l'anatomie et de la physiologie de l'esprit comme de l'anatomie et de la physiologie du corps : bien rares sont ceux qui en sont familiers. La physiologie du corps n'est pas sans quelques difficultés, mais en comparaison de celles qui font obstacle à la physiologie de l'esprit, elles sont bien peu de chose.

Entre deux individus placés dans un état d'intimité, chacun d'eux voit mieux les vrais motifs qui gouvernent l'esprit de l'autre que ceux qui agissent sur le sien. Nombre de femmes ont une connaissance plus correcte et plus complète des causes internes qui déterminent la conduite de leur mari que celui-ci ne peut en avoir. Tout cela s'explique facilement. Un individu a intérêt à discerner les ressorts de l'action qui déterminent l'esprit de ceux dont il dépend pour le confort de sa vie. Mais en même temps, il est détourné d'un examen approfondi des ressorts qui déterminent sa propre conduite. D'une telle connaissance, il n'a rien à gagner d'aucune façon, et il n'y trouve aucune source de jouissance. Par cette connaissance, il trouverait plus de mortification que de satisfaction. Les motifs sociaux, semi-sociaux et certains motifs dissociaux qui trouvent leur source dans une impulsion donnée par les motifs sociaux et semi-sociaux, sont ceux qui prévalent dans les louanges qui élèvent les réputations et attirent le respect et la bonne volonté que les hommes recherchent pour l'agrément de leur vie (...) Mais plus il regarde le mécanisme de son propre esprit et moins il voit de correspondance entre les effets

⁵ *Tactique des Assemblées législatives*, trad. Dumont, vol II, p.257.

produits et ces causes louables et délicieuses. Il ne trouve donc rien qui l'attire dans cette étude et il trouve beaucoup qui l'en écarte ⁶».

L'indication de cette censure d'origine narcissique (cf. le thème du miroir dans le texte 1, en annexes) qui fait barrage à la saisie des motifs égoïstes est fondamentale dans le mouvement de la réflexion benthamienne. Loin de faire de l'homme intéressé un être omniscient, ou même simplement conscient des ressorts de son action, Bentham insiste au contraire sur le fait qu'il n'a, en général, aucun intérêt à connaître la vérité des motifs qui guident son intérêt. A la suite des moralistes issus de la crise janséniste, il accuse ce clivage entre les alibis proclamés et les motifs inavouables et cette collusion entre un intérêt social pour la censure et l'intérêt parfaitement égoïste. De là, la mise en accusation de toutes les « fallaces » langagières qui déguisent les intérêts honteux et surtout de la « fallace » centrale du champ politique, celle du désintéressement et de la pureté des intentions (cf. texte 1, en annexes)

La « dynamique psychologique ⁷ » qui est la science des ressorts de l'action se ramène à une économie signifiante des motifs. La première pierre de cette science à construire, Bentham l'a livrée sous la forme déconcertante de la *Table of the Springs of Action*, rédigée et publiée avec l'aide de James Mill vers 1816. Tous les genres de l'intérêt et tous les plaisirs et les peines qui les composent sont présentées de façon systématique selon les partages socialement constitués des mots « eulogistiques » et « dyslogistiques ».

La *Table of the Springs of Action* est un outil qui reconstruit les grandes divisions métaphoriques grâce auxquelles les motifs se disent sans s'avouer dans les opérations de la censure. Ainsi dans l'action, alors que plusieurs motifs coopèrent, seul l'un d'entre eux, le plus honorable, émergera et effacera les autres de la conscience : c'est le « *covering motive* » dont Bentham donne de nombreux exemples, comme l'amour de la nation à la place de l'amour du pouvoir ou encore le désir de fonder une famille masquant l'appétit sexuel⁸. Ces « feuilles de vigne », comme dit Bentham, ces substitutions métaphoriques, sont les produits du nouage génialement repéré des partitions signifiantes et des intérêts des sujets. On mesure la justesse du jugement de Lacan lorsqu'il fit un jour de Bentham un précurseur de Freud⁹.

La découverte de cette dimension symbolique permet d'établir une articulation entre l'état des intérêts au plan des rapports sociaux et politiques et l'état des motifs au plan de la « pneumatologie » individuelle. Mais, de même que la fameuse quantification de la jouissance donne au corps social une sensibilité collective faite de toutes les sensibilités additionnées, la dimension fictive de l'être humain collectivise les passions par l'imposition des mots qui les qualifient de sorte que, les corps s'emboîtant et les mots circulant, il y a d'une façon redoublée intrication de l'individuel et du social. Si la quantification suppose une correspondance entre un centre politique et un centre psychologique, l'Etat efficace promoteur du maximum et le moi autonome et calculateur, la dimension symbolique des fictions se découvre et se définit par le décentrement et la déviation qui empêchent le juste calcul de jouissance. Le défaut, pour Bentham, s'appelle

⁶ Works, vol.II, p.477-478 et Tactique, vol II p. 237-238-239.

⁷ Works, vol.I, p.205.

⁸ Works,vol.I, p.218-219.

⁹ Jacques Lacan, Séminaire « D'un autre à l'Autre », séance du 26 février 1969.

« *the tendency of bias* ¹⁰ », à prendre dans ses divers sens dont celui de décentrement d'une sphère.

La fiction logique de l'intérêt

Au même titre que toutes les entités psychologiques, l'intérêt est une fiction logique dont le propre est de ne pouvoir être caractérisée que par son indéfinissabilité : « l'intérêt est l'un de ces mots qui, n'ayant pas de genre supérieur, ne peut pas être défini de façon ordinaire »¹¹. Cette entité fictive ne renvoie à aucun objet réel mais elle est pourtant indispensable à tout énoncé qui prétend rendre compte d'une action. Mais par un glissement commun à de nombreuses fictions psychologiques, elle engendre la croyance dans l'entité fabuleuse de l'intériorité mentale.

L'intérêt n'est pas pour Bentham une propriété interne de l'être humain, mais bien plutôt une manière obligée de parler, une *logical fiction*, analogue aux fictions de force ou d'attraction dans la mécanique céleste. C'est même sans doute pour avoir poussé fort loin l'analogie qu'il a cru un temps constituer une mathématique de l'intérêt, dans le droit fil des prétentions d'un Maupertuis¹². Mais au lieu de substantialiser cet intérêt, à la manière de Voltaire ou de Maupertuis substantialisant l'attraction en en faisant une propriété de la matière, Bentham choisit conformément à sa théorie du langage d'en faire une pure création du discours, une « *verbal reality* ». C'est la cheville nécessaire pour dire le lien entre un individu et un objet, ou plutôt entre un être parlant et les mots qui structurent le monde des objets.

Ainsi par ce défaut du langage qui transforme une relation en chose, l'intérêt est fatalement supposé extérieur aux mots du désir des objets.

L'intérêt est le rapport d'un individu à l'une des espèces de la « *matter of good* ». Ce rapport est spontanément méconnu par le motif qui le couvre, il est donc reconstruction par mise à l'écart des justifications trompeuses. Mais il n'est pas suffisant de dire que l'intérêt matériel au sens large est voilé par des motifs sociaux valorisants. C'est sans doute un moment nécessaire pour rendre compte de la dimension de leurre dans laquelle se déploie l'action humaine et spécialement la pratique politique. La vérité de ce rapport à la « *matter of good* » est pourtant inscrite dans le langage lui-même puisque ce dernier repose sur l'opposition binaire du bon et du mauvais. Ce langage est en somme le milieu même de l'intérêt, le produit et le producteur à la fois, et ce n'est que par lui, dans ses effets d'attraction et de répulsion, que l'individu entendra l'indication de la direction de son bien. Autrement dit, l'intérêt comme nécessité de discours peut d'autant moins être hypostasié qu'il constitue une fiction au deuxième degré, désignant la relation proprement fictionnelle qu'entretient l'individu aux objets. Ce rapport n'est pas immédiat car les mots et les désirs ne sont extérieurs les uns aux autres que par commodité trompeuse. Bentham montre ainsi que l'appréciation et la dépréciation qui révèlent l'intérêt sont des dimensions inhérentes à la faculté de discours.

¹⁰ Works, vol. VI, p. 246.

¹¹ Works, vol I, p. 2 note.

¹² Maupertuis, *Essai de philosophie morale*. Sur ce point, cf. A. Koyré, *Etudes newtoniennes*, Gallimard.

« Le bon et le mauvais : parmi toutes les qualités que l'on peut expérimenter ou imaginer, ce sont les toutes premières qui se présenteraient d'elles-mêmes à l'attention, qui obtiendraient des noms. L'intérêt - ou plutôt le désir du plaisir et l'évitement de la douleur - étant, d'une manière ou d'une autre, la source de toute pensée et la cause de toute action (en particulier l'action de désignation des personnes et des choses), le bon et le mauvais sont les noms qui expriment clairement et immédiatement les deux modes opposés de relation par lesquels ces objets sont en continuelle relation avec l'intérêt de chacun, ces noms sont donc parmi les tous premiers auxquels la faculté de discours a donné l'existence¹³. »

Chez Bentham, donc, l'intérêt a un double caractère; il est universel et il est relation à des partitions signifiantes. D'un côté, il n'y a pas d'acte désintéressé puisque par nécessité logique il faut toujours supposer un motif à l'action, ce motif renvoyant à la recherche d'un bien ou à l'évitement d'un mal¹⁴. Mais d'un autre côté, ce bien et ce mal ne sont jamais autrement indiqués que par les mots appréciatifs ou dépréciatifs qui les particularisent. De là, l'idée que dans l'action joue constamment le « *sense of interest* » qui oriente la conduite. Loin de trouver de façon parfaitement autonome les principes de l'action, l'individu est au contraire toujours exposé à l'influence de l'opinion d'autrui. Cette opinion qui est elle-même l'effet d'un intérêt fait l'objet d'une perception : par le « *sense of interest* » l'individu peut entendre dans les mots d'autrui une volonté bienfaisante ou malfaisante, une chance ou un risque, une récompense ou une punition.

L'intérêt est donc à définir plutôt comme une réponse à cette volonté que l'individu entend résonner dans les mots, comme un produit de ce « *will on will* » qui caractérise selon Bentham le lien humain. Ce sens qu'il faut supposer à l'individu pour expliquer qu'il sait en général apporter à la structure des intérêts propres à chaque situation une réponse « *self-regarding* » est une fiction logique qui désigne ce qui est au principe des perceptions du savoir sur le bien et le mal que porte en lui le langage.

Le « *sense of interest* » est là pour indiquer que l'individu, qui peut être leurré par la magie des mots, a aussi un savoir-entendre, une résonance qui lui fera apparaître dans l'opinion d'autrui une scène de plaisir ou de déplaisir. Ce « sens » est donc la faculté pratique équivalente à la méthode de la paraphrase qui permet de traduire les propositions juridiques en rapports réels de plaisir ou de douleur. Chacun, à toute occasion, est supposé décrypter dans ce qui lui revient de l'opinion la valeur de jouissance des mots et des jugements qui catégorisent son action. C'est même par là qu'il y a anticipation de ce qui est conforme à l'opinion ; nul besoin d'attendre l'après-coup de l'action pour en recevoir la sanction puisque l'opinion publique et la volonté qui l'habite sont déjà présentes comme discours dans les mots. Inutile d'attendre toujours des jugements explicites, l'opinion publique n'agit jamais mieux comme Tribunal que dans son discours silencieux et anonyme toujours déjà inscrit par avance dans les catégorisations et qualifications instituées. Le « *sense of interest* » n'est pas l'adaptation passive à l'opinion de tel ou tel individu de l'environnement actuel, c'est beaucoup plus fondamentalement ce qui est perçu en retour de l'instance abstraite du Tribunal de l'opinion publique comme savoir anticipé des valeurs, qui trouve dans l'oeil panoptique sa plus belle incarnation imaginaire. Bentham fait de l'axiome de l'intérêt égoïste tout autre chose que ce

¹³Works, vol. VIII, p.210

¹⁴ Works, vol. I p.212.

régulateur d'une homéostasie individuelle ou collective que de nombreux auteurs avaient élaboré au cours du XVIII^e siècle.

Cet axiome permet l'entrée dans la science telle que Newton en avait donné le modèle et la méthode : il s'agit en premier lieu d'opérer une réduction des hypothèses jusqu'à la plus simple. L'hypothèse de la recherche du plaisir rend compte d'un grand nombre de phénomènes jusqu'à la butée de ceux qui y participent de façon paradoxale. C'est pourquoi Bentham, après avoir un temps rangé ces manifestations de dévouement, d'altruisme ou de sacrifice sous les principes erronés de la sympathie ou de l'ascétisme sans pouvoir expliquer encore ces déviations si considérables de la ligne hédoniste, a été conduit à cet au-delà du principe d'utilité qu'est la fiction. Et c'est précisément à partir de cet intérêt qu'il peut montrer comment le plus grand nombre tend à agir communément *contre* son intérêt en croyant néanmoins le poursuivre. Ce retournement, effet de la domination, est le principal obstacle à la promotion du maximum de bonheur que Bentham essaiera de déjouer grâce à ses propositions de refonte institutionnelle.

La sociologie politique de Bentham

Le juriste Bentham a conçu les instruments d'une sociologie implicite lui permettant d'analyser toujours cet *état des intérêts* dont la connaissance est un préalable à toute réorganisation rationnelle de la vie politique.

Il existe une division irréductible entre les dominants (*ruling and influential few*) et les dominés (*subject many*). Cette division est de structure, « *systematically-seated* », « invariablement établie et constante dans toutes les communautés et à toutes les époques ¹⁵ ». Elle repose sur la nécessaire fonction de direction accordée à un groupe social minoritaire. La démocratie représentative qu'il entend établir ne dérogera pas à ce principe mais elle aura l'avantage de placer au pouvoir les plus aptes, de les contrôler dans toutes leurs actions et d'éviter ainsi les gaspillages. Ce clivage fondamental constitue, en effet, la cause majeure des abus et du gâchis de jouissance. La « *misrule* » et la « *misrepresentation* » sont toujours les produits de la promotion des seuls intérêts de la minorité. Les sujets sont empêchés, eux, de faire accéder leurs intérêts à la représentation politique et sont soumis à la déprédation, à la vexation et à l'oppression. Le refoulement des intérêts du plus grand nombre dans le régime monarchique ou aristocratique s'opère au profit de ceux qui accaparent des fractions excessives de la « *matter of good* ». L'économie de la jouissance, grâce à laquelle Bentham pense l'action du législateur comme une collecte et une répartition de parts quantifiables, permet aussi de décrire les fractions sociales qui composent la minorité prédatrice et oppressive. Si la « *matter of good* » est conçue comme foncièrement homogène par ses attaches au corps sensible, au « *radical frame of body* », elle n'en prend pas moins dans la réalité sociale et historique des formes déterminées dont les principales sont la richesse, le pouvoir et l'honneur. Les relations qu'entretiennent les individus à ces formes permettent de subdiviser la minorité dominante en sous-groupes distincts. Ainsi, l'aristocratie qui, sous la plume de Bentham, ne désigne pas la seule noblesse mais est plutôt un terme générique équivalent à celui d'élite, rassemble tous ceux qui sont dans les diverses situations offrant des jouissances prises aux dépens du plus grand nombre. Bentham a proposé plusieurs

¹⁵ Works, vol.VIII, p. 569.

listes de ces fractions aristocratiques dont le principe est d'indiquer le plus clairement possible dans la dénomination de chacune la marque distinctive, le « token ». Pour illustration, voici l'une de ces listes :

- *the legislative aristocracy
- *the executive, administrative or official aristocracy
- *the titled aristocracy
- *the landed aristocracy
- *the moneyed aristocracy
- *the ancestor-boasting aristocracy
- *the talent-displaying aristocracy
- *the spiritual aristocracy¹⁶

Ces groupes sont « en ligue » les uns avec les autres pour la défense de leurs privilèges face aux dominés. Les intérêts spécifiques de chaque fraction sont donc subsumés par un intérêt plus général de préservation de sa position sociale. De même que, pour Bentham, il y a complicité foncière entre les partis politiques qui se relaient au pouvoir, il y a une alliance structurellement déterminée entre ceux qu'il considère comme les « adversaires naturels du peuple ¹⁷ ». Cette opposition structurelle des intérêts donne lieu à une dynamique politique sous la forme d'un affrontement permanent des opinions.

La communauté politique est un Tribunal de l'opinion Publique, du moins lorsqu'on lui reconnaît une véritable autorité et un regard efficace sur les dirigeants et les affaires de l'Etat comme cela sera le cas dans la démocratie radicale de Bentham. Ce Tribunal est une demi-fiction nécessaire : fiction car il n'y a nulle instance exactement semblable à un tribunal, mais réalité aussi car la communauté des êtres parlants ne cessent d'opiner et donc de juger¹⁸. Il prend avec Bentham une tout autre consistance que celle donnée par les nombreux publicistes du XVIIIe siècle qui ont opéré, comme le dit Mona Ozouf, « une divinisation substitutive de l'opinion ¹⁹ ». Cela tient à la division de l'espace de l'opinion en deux « sections », la section démocratique qui a pour elle le nombre et la section aristocratique qui exerce l'influence la plus forte. Il est important de remarquer ici que, si le primat du politique est partout très affirmé, cela conduit à faire du champ de l'opinion la médiation indispensable pour que des groupes ou des sections se constituent. En effet, ces entités collectives ne se forment pas par simple addition d'individus qui découvrirait une identité d'intérêt par la transparence des consciences. Cela ne peut se faire que par « la communication », par les mots et les marques qui circulent à l'échelle de la société.

Comme l'écrit L.J Hume, « dans la théorie la plus mûre de Bentham, les individus et leurs attributs réels ont été tendanciellement submergés et déterminés par des collectivités, des fonctions et des forces sociales qui sont clairement des entités fictives et non des entités réelles. Et parmi les forces sociales, une place particulière est accordée aux mauvaises fictions qui semblent se répandre non seulement dans le système légal mais dans toute la

¹⁶Liste citée par L.J Hume in *Bentham and Bureaucracy*, Cambridge University Press, 1981, p. 193.

¹⁷ Works, vol. IX, p. 47.

¹⁸ Cf. en particulier Works, vol. VIII, p.563.

¹⁹ Mona Ozouf, *L'homme régénéré*, Gallimard, p.33.

société²⁰». On pourrait dire autrement que c'est par l'articulation de l'économie de la jouissance et du jeu des fictions que les groupes doivent être conçus comme des entités fictives, c'est-à-dire des réalités symboliques. Les sections sont des fictions logiques qui renvoient elles-mêmes à des entités fictives collectives dans lesquelles les individus viennent se ranger en fonction de leur rapport aux différentes formes de la « *matter of good* ». Mais selon l'une ou l'autre de ses formes, la distinction des groupes ne s'effectue pas de la même façon. Les fractions aristocratiques déterminées par les « *tokens* » hiérarchisés de l'honneur artificiel ou du pouvoir sont déjà, sur le plan de l'existence sociale et du fonctionnement, les produits des investitures symboliques : il y a donc coïncidence entre la fiction théorique et le groupe institutionnellement créé. Dans un régime monarchique ou aristocratique (au sens restreint du terme), l'honneur artificiel qui en est le trait caractéristique est défini comme une entité fictive décernée à un individu lequel, par l'effet imaginaire de l'investiture, croit qu'elle lui est incorporée²¹. Bien que cette dignité soit produite par un acte extérieur à la personne et bien qu'elle ne puisse jamais être définie que par rapport à l'échelle de l'excellence, cette qualité devient une propriété essentielle, « un quelque chose qui constitue un individu comme un sujet digne d'admiration et par conséquent d'imitation²² ». Les « *tokens* » de la dignité intiment le respect et engendrent une obséquiosité universelle et automatique - « cela opère aussi bien endormi qu'éveillé » -, une adulation générale pour tous les porteurs d'insignes et de décorations, ces êtres de fiction tout à fait semblables d'après Bentham aux personnages fantastiques des contes de son enfance et des cauchemars qui harcèlent ses nuits²³.

Mais le partage théorique entre les sections n'est pas si simple lorsqu'il s'agit des différences de richesse entre individus, et donc de variations continues des fortunes depuis les « ultra-indigents » jusqu'aux « ultra-opulents ».

Comment les fictions logiques des sections pourront-elles donc instaurer des frontières? La solution proposée par Bentham consiste à dire qu'il y a *dans l'action* une auto-distinction qui s'effectue à partir des mots et des marques qui indiquent un rapport de possession ou au contraire de privation aux biens de jouissance. Il existe une faculté que l'on pourrait dire d'identification aux symboles de la supériorité politique et de l'excellence sociale d'un côté, et aux traces de l'infériorité, de la vexation et de l'humiliation, de l'autre. Seule cette identification aux habillages fictifs du plaisir ou de la souffrance donne légitimité à la coupure opérée par Bentham entre les fictions logiques des sections (je renvoie ici au texte III, en annexes). Ainsi, à partir du moment où l'investiture institutionnelle n'est pas le seul moyen de distinguer les groupes, il y a une liberté relative, « *personally-seated* », qui explique pourquoi l'on adhère pas toujours à une section en fonction de l'état réel de ses possessions. Certes, le sens de l'intérêt guide sans cesse l'opinion mais il est lui-même affecté par des motifs de sympathie et d'antipathie envers les traits spécifiques de l'une ou l'autre des sections. Jeremy Bentham était bien placé pour poser un tel problème. Plus d'une fois, il s'est interrogé sur les raisons de sa haine à l'égard des élites religieuses, juridiques ou politiques. Lorsqu'il n'y

²⁰ L.J Hume , « The political functions of Bentham's Theory of fictions », in *The Bentham newsletter*, n°3, dec.1979.

²¹ Works, vol.IX, p.78.

²² Works, vol IX, p.62.

²³ Works, vol IX, p.66.

répond pas par le plaisir que lui procurerait le bien-être du plus grand nombre, ce qui est en somme une formule de compromis entre la position utilitariste et la « fallace » du politique, il évoque la série des blessures intimes qui l'ont fait trahir les espérances sociales de son père. Sans pouvoir aller plus loin dans cette voie faute d'une enquête plus détaillée, on peut cependant trouver, à chaque pas que l'on fait dans l'oeuvre de Bentham, cette idée que l'autorité toujours ment parce qu'elle doit en passer par les mots trompeurs. L'entreprise de refonte générale des institutions est avant tout la tentative d'instauration d'un langage qui dirait la vérité, les bons objets du désir et les moyens les plus efficaces d'y parvenir. C'est en construisant cette prison du langage dont il a voulu être l'architecte, le geôlier et sans doute aussi le premier pensionnaire, qu'il a su porter son attention et sa raison au fonctionnement symbolique, non sans l'ambiguïté constante de vouloir l'assujettir au pouvoir définitivement logique du législateur parfait ou du Tribunal de l'opinion publique. Fonder sur l'incontestable raison l'unité politique l'a en particulier conduit à mettre en rapport la division sociale et la partition du langage, la lutte entre les sections et ce qu'il nomme « la guerre des mots »²⁴.

The war of words

Lors de la construction des arrangements institutionnels propres à satisfaire les exigences d'une démocratie radicale, Bentham s'est trouvé confronté au problème suivant : si, dans le Tribunal de l'opinion publique et dans les actes électoraux qu'il accomplit, la section démocratique est la plus nombreuse, elle est aussi celle qui subit l'influence pernicieuse des aristocraties. Pour assurer la représentation des intérêts populaires, il est indispensable d'analyser cette influence pour mieux la contrecarrer.

Suffit-il d'instaurer la liberté de la presse pour qu'enfin le plus large public soit éclairé sur les divers intérêts en présence dans le champ politique ? Bentham, qui en a été l'un des plus fervents avocats, a été beaucoup plus loin dans l'étude des effets de la presse que nombre de ses contemporains et même de ses successeurs. Pour lui, la question essentielle porte sur le contenu des journaux : sont-ils ou ne sont-ils pas les vecteurs des opinions et des goûts de l'élite ? Tant qu'ils le demeureront, il y aura maintien, voire renforcement de la domination :

« Malheureusement pour les membres de la section démocratique, leurs conceptions, leurs jugements, leurs suffrages, leur langage sont restés jusqu'à ce jour presque entièrement sous la direction (*guidance*) et presque, si l'on peut dire, à la disposition des membres de la section aristocratique. C'est ainsi que par l'intérêt néfaste de leurs adversaires, non seulement ils ont été placés et maintenus sous le joug du mauvais gouvernement, mais que plus encore le seul instrument grâce auquel ils ont cherché à se préserver du dérèglement politique a été utilisé dans une large mesure pour l'aggraver et pour les maintenir autant que possible aussi loin des pensées qui apporteraient un remède »²⁵.

Comment s'opère cette domination des opinions aristocratiques? Par la guerre de la pureté contre l'impureté, des mots eulogistiques contre les mots dyslogistiques, du bon goût contre le mauvais goût, guerre perdue d'avance si l'on reste sur le terrain du plus

²⁴ Works, vol I, p.210.

²⁵ Works, vol.IX, p.44.

fort. La domination d'un groupe sur un autre est inséparable de la domination des valeurs sublimées de la morale :

« Les critères du bien et du mal déterminant la propriété des actions des classes sont déterminés par les intérêts et les sentiments de classe contraires au bien public ²⁶».

Ces critères sont eux-mêmes articulés à l'existence sociale concrète. Bentham met en relation la situation des différentes sections quant au travail productif et la primauté des motifs désintéressés dont on a déjà vu qu'il en faisait la fallace centrale du politique. Ainsi, dans l'un des textes qui définit les deux sections par l'opposition irréductible des intérêts, il ajoute :

« La section démocratique, ou section des « *subject many* », est composée principalement par les classes productives, incluant sous cette dénomination, ceux qui sont occupé à faciliter la distribution des biens, distribution sans laquelle la production ne serait d'aucun usage. La section des « *ruling and otherwise influential few* » est composée principalement par les classes non-productives²⁷ ».

Dans un passage antérieur, il avait, dans le même esprit, opposé la classe de consommation (*consuming class*) qui ne produit rien mais jouit des biens et la classe de production (*producing class*) qui produit plus qu'elle ne consomme²⁸. Cette dernière, parce qu'elle ne peut jamais acquérir son bonheur que par sa seule activité, est donc fondamentalement impure. Ses membres, ajoute Bentham, n'ont donc jamais assez de temps et d'argent pour se libérer eux-mêmes des impuretés, du moins « jamais suffisamment pour la satisfaction de leurs supérieurs dans l'échelle de la fortune ²⁹ ». A l'impureté du labeur et de l'intérêt matériel, l'aristocratie oppose justement sa « pureté des motifs », aussi véridique que la chasteté d'une prostituée d'après Bentham. On voit ici la portée politique du principe selon lequel le désintéressement est une fable : il permet de déjouer cette prétention que l'intérêt grossier, vulgaire, impur est toujours le fait de la classe laborieuse et jamais celui des élites. L'art de ces dernières consiste à transfigurer leurs prélèvements outranciers de jouissance dans les expressions sublimes du dévouement et du sacrifice pour le bien public. A propos de la haute administration, Bentham assure que la plupart des « *self-seated rulers* » ne font en vérité que « servir en mots ³⁰ ». Si la poésie est pour lui le modèle de la tromperie, c'est qu'il y a une poétisation permanente de la fonction de l'aristocratie et de l'organisation sociale grâce aux ressources mêmes du langage. Le bon et le mauvais, opposition matricielle du discours, se réfractent dans tous les usages que l'on fait du langage et en particulier lorsqu'il sert à habiller les pratiques du pouvoir. Les fictions de qualité sont en même temps des *drains*, selon une expression qui lui est chère, permettant d'accroître les ressources matérielles à la disposition des dirigeants. L'efficacité des fictions ne tient pas seulement au voilement qu'elles réalisent mais aussi à leur pouvoir de constitution de la division et de la hiérarchie sociale et politique. Comme il l'a montré dans ses travaux juridiques et plus encore dans sa théorie du langage, la fictionnalisation inhérente à la faculté du discours tient à la mise en relation des entités réelles. On ne sera pas étonné alors de voir que la polarisation du langage entre le bon et le mauvais, entre les termes eulogistiques et

²⁶ Cité par M.Mack, *J.Bentham, an Odyssey of Ideas 1748-1792*, p.218.

²⁷ Works, vol.IX, p.43.

²⁸ Cf.Works, vol.VIII, p.569.

²⁹ Works, vol.IX, p.62.

³⁰ Cf. *Constitutional Code*, ed. Rosen and Burns, Clarendon Press, 1983.

dyslogistiques, recouvre très exactement la polarisation sociale. Les classes se façonnent dans la matière verbale, avec d'un côté autoproduction de l'excellence et de l'autre assujettissement aux marques de la dépravation. Bentham constate ainsi le rôle fondamental de l'immense littérature consacrée aux « grands hommes désintéressés », la fonction créatrice de ces « histoires, biographies, sermons funèbres, notices nécrologiques » qui vantent inlassablement « l'universelle excellence », de sorte que l'aristocratie est constitutivement un produit des documents³¹. Il a par ailleurs cette intuition remarquable que la domination s'exerce par le refoulement des intérêts populaires, par la honte imposée aux pratiques du plus grand nombre, par l'effet d'exclusion, de négation et d'illégitimation qui engendre le couple de l'excellence et de la dépravation qui structure tout le langage :

« Les désirs découlent des intérêts réels ou supposés. De ces désirs découlent à leur tour les expressions de la volonté et de l'opinion afin de mettre, par la médiation de l'opinion, d'autres volontés en coïncidence et en conformité avec celle qui s'est exprimée. De la force unie d'un nombre suffisant de volontés, dans des situations appropriées, découlent des arrangements législatifs. Mais, dans cette mise en commun des opinions, l'avantage de la section aristocratique sur la section démocratique est grand. La première possède le critère reconnu du goût (*the acknowledged standard of taste*), et le goût de l'aristocrate est toujours conforme à l'intérêt néfaste et séparé, intérêt qui détermine dans une large mesure le goût. Pour accroître sa propre importance, la jeunesse ambitieuse de la section démocratique et ceux qui flottent entre les deux sections se font un point d'honneur d'adopter de manière ouverte les goûts et les opinions de l'aristocratie pour en être considérés comme membres et être ainsi respectés et courtisés. En substituant le principe du goût à celui du plus grand bonheur, on fait par là du goût l'arbitre de l'excellence et de la dépravation. C'est pourquoi la grande masse de la population est plongée dans le vrai cloaque de la dépravation. En témoigne l'usage qui est fait de mots tels que mauvais goût (*bad taste*) ou écoeurant (*disgusting*). Le mépris se déverse à grands flots sur le mauvais goût et le mot écoeurant est un superlatif du mot infâme, une sorte de dérivé de goût et de mauvais goût. Les membres de la section démocratique, lorsqu'ils adoptent de telles expressions, agissent comme soutiens de la section opposée contre eux-mêmes. Car les riches et les puissants seront toujours les arbitres du goût : ce qui pour eux est un objet de dégoût sera pour tous ceux qui adoptent ce principe un pareil objet de dégoût. Il est pourtant tout à fait indiscutable que les pauvres, qu'ils travaillent ou non, que tous ceux qui ne peuvent se payer une chemise propre tous les jours et un costume tous les deux ou trois mois, sont pour les hommes du premier cercle, objets de dégoût³². »

Sortir des luttes sociales et de la guerre des mots, tel aura pu sembler le but de ce nouveau langage neutre échappant à l'opposition-piège de l'excellence et de la dépravation. Cette sorte de banque centrale des mots de la raison appliqués au domaine des désirs que constitue la *Table of the Springs of Action* peut être aussi vue comme l'instrument théorique devant permettre la traduction systématique de la poésie sociale dans le dialecte rationnel des intérêts. Par une ambiguïté propre au parcours de Bentham, c'est à la fois l'outil nécessaire au législateur dans son opération univoque de

³¹ Works, vol.IX,p.61.

³² Works , vol.IX, p.45.

gouvernement des hommes et l'appareil à détromper indispensable à ses yeux pour assurer la *democratical ascendancy*. Construire l'Etat efficace au service du peuple et combattre la domination des élites réclame une nouvelle langue qui permettra de maîtriser les effets des fictions qui jusque-là ont agi contre les intérêts du plus grand nombre.

The pen in hand

Les remèdes proposés par Bentham pour éliminer cette « maladie » de la domination, ou du moins ses symptômes les plus pénibles, reposent sur le contrôle panoptique exercé par le grand nombre sur l'élite. La démocratie radicale, avec son suffrage universel et sa rotation annuelle des représentants, la bureaucratie parfaite imaginée dans le *Code Constitutionnel*, avec ses seules fonctions indispensables calculées pour la maximisation du résultat et la minimisation de la dépense, sont conçues comme les principaux moyens de surveillance et de sanction à la disposition du peuple. Dans l'esprit de la refonte utilitariste, les privilèges des dirigeants doivent être mesurés strictement et doivent surtout récompenser des services réels. Il faut éliminer la dignité artificielle, limiter les rémunérations et ne pas oublier, dans le compte de récompense, le plaisir du pouvoir lui-même.

Pour assurer la victoire d'une telle réforme comme pour garantir dans le futur régime politique la satisfaction des intérêts populaires, Bentham mise sur une stratégie qui comprend trois volets liés entre eux : la force de l'opinion, le poids du nombre et la circulation de l'information. Avec son habituelle puissance de synthèse, il ramasse en un système qui se veut cohérent et traduit en institutions concrètes la plupart des thèmes qui avaient cours depuis la fin du XVIIIe siècle. Mais au-delà des discours convenus, il tente toujours de répondre à ce qu'il a perçu comme le problème central d'un régime démocratique : *l'infériorité symbolique du plus grand nombre*.

Parmi les nombreuses et passionnantes réflexions, constructions et fulgurances de Bentham, l'une d'elles concerne la fonction intellectuelle. Dans le Tribunal de l'opinion publique qui rassemble tous les êtres parlants, Bentham distingue selon l'efficacité de leurs jugements ceux qui ne font que parler, ceux qui lisent aussi, ceux qui écrivent et enfin ceux qui éditent des livres et des journaux. La figure la plus importante à ses yeux est celle du rédacteur de journal politique. Cette place, quand elle est occupée par quelqu'un capable de s'identifier aux intérêts populaires, est décisive car elle donne au public les informations, surtout statistiques, lui permettant de se faire un jugement sur la conduite des affaires publiques. Il s'agit d'inventer une nouvelle écriture en rupture avec les critères habituels du bien et du mal comme avec les canons dominants du goût. Le nouveau rédacteur et le nouveau journaliste ne doivent surtout pas ressembler à ceux qui servent l'opinion aristocratique. En effet, si les dirigeants livrent toujours une véritable guerre de l'information en vue d'opacifier le plus possible leurs agissements, ils le font de deux façons : directement en la raréfiant par la pratique du secret, indirectement en la « corrompant » par toutes sortes de biais dont celui du « *self-magnifying mode* » de présentation des élites, et de leur façon d'agir dans la presse. Le projet politique démocratique de Bentham passe donc par l'invention d'une autre écriture que l'on peut qualifier de comptable, qui mettrait sans cesse en balance les coûts et les profits de toute action publique sans jamais s'en laisser détourner par les narcissismes et les fallaces de la

domination³³. Cette fonction donc, sans doute idéalisation du travail de Bentham lui-même, vient prendre curieusement le relais de celle du législateur logique de la première partie de l'oeuvre. Ce qui lie le nomothète et le rédacteur politique, c'est l'écriture. « *The pen in hand* », telle doit être la pratique du scripteur idéal, celui qui toujours défait les noeuds du langage et des intérêts et qui toujours tisse le texte des nouvelles fictions qu'enfante pour le meilleur et le pire la raison.

ANNEXES

Texte I

La seule clé de la conduite : l'intérêt.

Dans cette situation publique comme en toute autre, et quel que soit l'individu concerné, si vous souhaitez posséder la clé de sa conduite passée ou le moyen d'anticiper sa conduite future, étudiez attentivement la situation dans laquelle il se trouve quant à l'intérêt. Si maintenant vous désirez posséder la même clé pour un corps agrégé, étudiez encore attentivement les intérêts, la situation dans laquelle se trouve la majorité de ce corps quant à l'intérêt. Dans le cas d'un individu inconnu, c'est votre seule clé. Dans le cas d'un corps, c'est-à-dire la partie qui le gouverne, c'est une voie sûre, sauf si la perception qu'elle a de ses intérêts a pu avoir été trompé par faiblesse.

Oui, avec cette seule brève expression, *l'état des intérêts* (souligné par J.B), chacun possède à portée de main un miroir dans lequel - lorsqu'il est placé dans le champ de la morale, et plus particulièrement dans ce compartiment de la morale qui embrasse la politique -il peut voir à tout instant ce qui ne lui sera pas toujours également agréable de voir, à condition de n'être pas effrayé de regarder les choses telles qu'elles sont.

Dans ce miroir, le ou les objets qui se présentent à la vue ont quelque chose en eux de plus ou moins déplaisant, et ils ont pour effet de refréner la vivacité de cette allure crâneuse et orgueilleuse que la fierté et la vanité, lorsqu'elles sont en vibration devant un miroir, affichent de façon si courante. Dans ce miroir donc, rien n'est plus naturel que cette tendance des yeux à se fermer. Dans un tel moment, quelle que soit la rapidité de fermeture, cette compression commence et s'achève dans les mêmes yeux sans se communiquer à autrui.

Pour un homme qui occupe une situation publique susceptible de produire divers effets, la justesse de la conception qu'il a lui-même de ce qui se passe ou va se passer dans son esprit, et en particulier de ces ressorts de l'action qui ont déterminé et déterminent encore sa conduite, est un point aussi indifférent qu'invérifiable pour le grand public.

Par contre, pour ce même public, il est souvent de la première importance de se faire une conception aussi correcte que possible de ces mêmes ressorts de l'action et de leur part respective dans la production des divers effets.

³³ Cf. Works, vol IX, p. 54 à 57.

Pour faciliter autant qu'il m'est possible une telle enquête dont le besoin pourrait être ressenti par certains, je me risquerai donc ici, malgré la répétition que cela implique, à leur soumettre deux règles ou directions, l'une positive et l'autre négative.

1) *La règle positive*

Pour vous assurer à l'avance, dans une occasion donnée, de la ligne de conduite que suivra un individu, étudiez attentivement l'état des intérêts, cherchez et notez les différents intérêts sous l'opération desquels la situation qu'il occupe est exposée.

2) *La règle négative*

Dans votre effort pour vous assurer à l'avance de la ligne de conduite que prendra un individu, ne prêtez aucune attention aux professions de foi ou aux déclarations solennelles, qu'elles proviennent de l'individu en question ou de ses partisans. Ne faites jamais attention à ces professions et à ces déclarations lorsqu'elles sont livrées directement et encore moins lorsqu'elles sont enveloppées sous un déguisement comme par exemple lorsqu'on déverse une tempête d'indignation sur le méchant et audacieux calomniateur qui a osé montrer à tous ce que l'on peut prévoir, c'est à dire la conduite de ces individus en question orientée en telle occasion par ces ressorts de l'action dont la force prédominante et l'efficacité déterminent la préservation de chaque individu à chaque instant de la vie.

Dans le cas d'un individu, l'application de la règle que je viens d'énoncer pourrait conduire ici ou là à une conclusion plus ou moins fautive. En effet, dans ce cas, les règles générales les plus correctement établies pourront de temps à autre être mises en défaut par le jeu imprévisible des idiosyncrasies individuelles.

Il n'en va pas du tout de même dans le cas d'un corps d'individus, et plus particulièrement lorsqu'il s'agit d'un corps dont les motifs sont très largement exposés à l'observation universelle à la manière des motifs d'un parti politique. Plus le corps est important en nombre, plus les indications que procurent ces règles sont infaillibles.

Works, vol III, p 526-527

Texte II

Le champ des motifs est un champ vaste et ouvert pour l'exercice non seulement du mensonge mais aussi du biais (*bias*). La tendance au biais consiste à attribuer la part la plus importante, ou plutôt le rôle entier à un motif particulier dans la production d'un acte, de préférence à, ou à l'exclusion de tous les autres qui ont pu y concourir. Peu sont capables, plus rares encore ceux qui ont la volonté de donner à chaque occasion un compte rendu correct de l'état des forces psychologiques qui ont produit leur conduite.

Works, vol VI, p.246

Texte III

Etablir une distinction entre ces deux sections, tracer une frontière clairement déterminée, avec d'un côté ceux qui appartiennent à l'une et de l'autre côté les individus appartenant à l'autre, est tout à fait exclu de par la nature du problème. Si, de la supériorité ici en question, il n'y avait qu'un élément, disons la dignité artificielle, oui, cela serait possible. A la section aristocratique appartiennent tous ceux qui possèdent une parcelle, même minime, de cette créature de l'imagination. A la section démocratique, tous ceux qui n'en possèdent aucune. De même peut-être, s'il s'agissait du pouvoir politique au lieu de la dignité artificielle, à l'exclusion du pouvoir domestique. Autant donc que cela dépende de ces deux seuls espèces de matière qui composent la supériorité aristocratique, oui, cela serait possible. Mais demeure la troisième espèce faite de la matière de richesse (*matter of wealth*). Et il y a deux causes liées à cette espèce qui rendent impossible l'établissement de la distinction : l'une est constituée par l'article de la quantité, l'autre par celui du temps.

Rapportons-nous d'abord à la quantité. Lorsqu'il est question de la lumière physique, il est impossible de dire où finit l'obscurité et où commence la clarté. Il en est de même pour la fin de la pauvreté ou de l'indigence et le début de l'abondance. Il en va encore ainsi pour le temps. Si l'on détermine une quantité et si l'on définit de cette façon la section à laquelle chacun appartient, cela convient pour aujourd'hui, mais demain un certain nombre, par accroissement de la quantité, se seront hissés de la classe indigente à la classe opulente, tandis que d'autres seront descendus de la classe d'abondance à la classe d'indigence.

De toute façon, si l'on adopte le point de vue de l'action, ce ne sont pas les causes efficientes qui opèrent immédiatement sur la conduite des individus en question. La seule cause efficiente de l'action est l'intérêt, si l'intérêt est pris dans son sens le plus large : c'est-à-dire que la conduite de tout individu est orientée selon la perception qu'il a, à un moment déterminé, de ce qui influence avec le plus de force l'intérêt, que cet intérêt soit déterminé par la sympathie ou l'antipathie sociale ou qu'il provienne y compris d'une constitution purement égoïste. Donc, du point de vue de l'action, la section aristocratique comprend tous les individus qui, dans l'espoir de dignité artificielle, de pouvoir ou de richesse, sont dépendants des membres de la section aristocratique. Quant à la section démocratique, y appartiennent tous ceux qui, en dépit de leur intérêt égoïste sous toutes ses formes, penchent du côté démocratique par sympathie pour les souffrances de ceux qui appartiennent à cette section ou par antipathie envers telle ou telle fraction de la section aristocratique. Ils appartiennent donc en réalité à un côté auquel ils sont opposés en apparence.

Works, vol.IX,p. 45-46

Texte IV

L'influence des membres de la section aristocratique du tribunal de l'opinion publique a été et n'a pas cessé d'être importante et irrésistible sur les esprits des membres de la

section démocratique : non seulement l'influence de la volonté sur la volonté, mais aussi l'influence dérivée de la connaissance, de l'entendement sur l'entendement. Dans chaque partie du champ d'action, les *subject many* ont été obligés de dériver leurs conceptions et leurs jugements des rapports (*reports*) que leur ont fait les *ruling and influential few*. Sans aucune exception susceptible d'exercer une influence considérable, ces rapports n'ont contenu que du faux et ont eu pour effet, même si l'intention n'y était pas, de tromper et d'amener le peuple à considérer de son intérêt les pratiques qui en étaient les plus contraires, pratiques conduisant à l'établissement du dérèglement (*misrule*) et de la corruption, cause efficiente du mauvais gouvernement .

Works, vol.IX, p.71